

Pascal Dibie et Michel Sivignon, Estelle Conraux

30 janvier 2007

Les villages en France : vers l'asphyxie et la mort lente ?

Débat animé par :

- Pascal Dibie, anthropologue, Université Paris 7
- Michel Sivignon, géographe, Université Paris 10

« **Je suis descendu de ma chambre pour voir comment on y vivait** » et « **je nous suis aperçus** ». Voilà comment Pascal Dibie présente la genèse du *Village métamorphosé*, son nouveau livre paru en 2006 chez Plon, dans la collection Terre Humaine. « *Nous* », c'est à la fois **un homme, un lieu et une société en un temps déterminé, le tout « aperçu » par un certain regard, qui essaye de rendre ce « nous » accessible à un public donné, dans sa complexité [1]**.

L'homme, c'est Pascal Dibie lui-même, l'enfant du pays qui a « retrouvé » son village en 1979 avec un regard d'ethnologue pour un premier livre [2] et décrit sa « métamorphose » trente ans plus tard dans un second ouvrage [3].



Pascal Dibie, Michel Sivignon et Julie Le Gall au Flore

Photo : Francine Jourdain

Le lieu, c'est **Chichery, petit village de l'Yonne situé entre Joigny et Auxerre et qui compte environ 500 habitants** (Vous pouvez localiser plus précisément où se trouve Chichery en vous rendant sur le site Viamichelin). Ce lieu, au fur et mesure que Pascal Dibie nous en parle, acquiert peu à peu une épaisseur et une personnalité à travers ses habitants et ses pratiques, même si tout le propos de Pascal Dibie est de souligner combien « **l'esprit du**

lieu » (M. Augé, A. Berque) a changé, voire disparu, **derrière l'apparence immuable d'un paysage qui est en fait en transformation permanente.**

La société elle, se lit à plusieurs niveaux. C'est d'abord celle du village, que l'on pourrait décomposer, à l'instar de l'ethnologie classique, entre hommes, femmes, enfants ou adolescents et personnes âgées ; c'est aussi la société des ethnologues, dont les personnages et la pensée ont influencé P. Dibie et sur lesquels il livre quelques bribes de-ci de-là ; mais c'est encore la société dans son ensemble, qu'elle soit française, européenne ou mondiale, qui se profile derrière les réflexions personnelles de l'auteur sur les transformations de notre monde contemporain.

Comme le fait alors remarquer Michel Sivignon en introduction, la structure du livre reflète un peu celle des sciences humaines. Loin de proposer des réponses toutes faites, il est plutôt conçu comme un *mixed-book* dont la mosaïque de documents, de descriptions, d'histoires imbriquées et de réflexions sur l'ethnologie donne à penser au lecteur, le renvoyant à ses propres connaissances pour prendre conscience de cette « **Révolution dans la France profonde** » (sous-titre du livre) et l'inviter éventuellement à ne pas se laisser agir « par le monde d'aujourd'hui plus que nous ne l'agissons », faute de quoi un scénario 2084 tel que celui sur lequel Pascal Dibie clôture son livre risquerait bien de devenir vrai.

Le « village évanoui »

Il est assez amusant de constater que ce café géographique a commencé par la distribution par M. Sivignon de la [brève](#) de Gilles Fumey qui analyse deux célèbres affiches ruralisantes de campagne électorale. De Mitterrand à Sarkozy, le **village de la « France tranquille » a laissé place à un openfield vide d'homme** dont le costume du candidat à la présidentielle, maire de Neuilly-sur-Seine, semble rappeler l'opulence et le fonctionnement : ce n'est plus de la campagne, mais bien de la ville, que l'on gère la richesse de la terre ; ce n'est plus une communauté villageoise symbolique, mais un homme qui peut désormais dire « ensemble » à lui tout seul. À l'heure des **réseaux** et des **agrimanagers**, « tout est possible » et il n'est pas surprenant de faire appel à une communauté beaucoup plus vaste que celle qui habiterait un seul lieu.

Or, et c'est là qu'est l'ironie, Pascal Dibie nous informe que le premier titre envisagé pour son ouvrage était « le village évanoui », et que le directeur de la collection souhaitait mettre en première de couverture la fameuse affiche de 1981. La couverture actuelle, si elle est peut-être moins polémique, n'en souligne pas moins le même paradoxe. Cette **carte postale** représente la maison de l'auteur et l'église du village, en 1909. En 2005, le paysage est presque le même, la vigne et la meule en moins. Mais les rues sont nettoyées au petit matin avec des machines dignes des services urbains. **On veut bien habiter à la campagne, mais celle-ci doit faire sa toilette**, les cours de fermes se vident de leurs déchets, l'épandage être recouvert de terre en quelques heures pour **éviter les mauvaises odeurs**, tandis que des pétitions ont circulé pour **supprimer les cloches** du dimanche. Un des participants du café évoque le cas d'une église près de Clamecy, dont le prêtre s'est défroqué et qui est fermée à clef, toute en ayant été rénovée extérieurement ; cela ne s'est pas accompagnée d'un retour des pratiquants et reste peu accessible finalement aux gens extérieurs au village, qui ne savent pas où trouver la clef. Elle n'est plus qu'un **décor** visible de l'extérieur, faisant partie de ce « **patrimoine**, que, comme le souligne P. Dibie, nous recréons sans cesse, car « nous sommes nous-mêmes producteurs de traditions, **nous sommes les futurs du folklore** ».

Un « voyage en rurbanité »

Si l'on considère Chichery à une échelle un peu plus vaste, le village semble toujours le même, ramassé autour de son église, le **maire ayant refusé, à la différence de certaines communes avoisinantes, de laisser construire des lotissements pavillonnaires qui auraient risqué de « diluer » le village**. Mais là encore, cette image d'Épinal n'est qu'une façade que l'on affiche à destination des R.T.T. qui passent sur la N.6 toute proche. Le paysage est en fait transformé en profondeur, par de multiples détails : pour un village de 500 habitants, notre ethnologue a recensé 53 interdictions de stationner, ainsi qu'un nombre certains de ronds-points, révélateurs du passage à l'**ère de la « dromocratie »**.

En empruntant ce terme à Paul Virilio, P. Dibie tient à souligner le rôle de la voiture, qui a modifié en profondeur nos comportements, en provoquant un *diktat* de la vitesse. **Plus nous voyageons vite, plus la réalité s'éloigne pour devenir virtualité**. A cet égard, la jeune génération, en devenant adepte du **cyberespace**, est parfois à la limite de ce que M. Foucault appelle l'**hétérotopie**, soit des lieux hors de tous les lieux, des places réservées à l'état de crise et dans lesquelles se déroulent ce qui ne peut avoir lieu ailleurs. Ce n'est pas par hasard que P. Dibie évoque dans son livre les rencontres par Internet puis les rapports sexuels des jeunes gens dans leur voiture, faisant ainsi écho au voyage de noce, « nulle part » foucauldien où la mariée perdait sa virginité.

Le déplacement et le voyage sont banalisés au quotidien, voire aussi dépoétisés. Ainsi, en soulignant qu'il prend désormais sa voiture pour faire deux cent mètres, P. Dibie reprend P. Virilio qui soulignait le rôle historique de la vapeur. Celle-ci, en décollant les hommes du sol, avait déconstruit de manière très concrète la proximité. **A l'inverse, la marche à pied serait contact**, avec la terre, mais aussi avec les autres : on est chez quelqu'un, on passe chez quelqu'un, on s'arrête pour discuter avec quelqu'un.

Le problème souligné par P. Dibie est que **ce « quelqu'un » est désormais un inconnu**. Au rythme d'un camion de déménagement par an, on ne sait plus qui appartient ou non à la petite communauté : c'est le journal qui nous apprend qu'une peintre habite à Chichery ! **De fait, on ne se côtoie plus, même les rythmes quotidiens ont changé dans ce monde de rurbains marqué par les mouvements pendulaires**. « Sur 490 habitants, seule une centaine se connaît encore, le reste va sur Auxerre et Joigny pour travailler » nous dit Pascal Dibie d'un air un peu nostalgique, allant même plus loin dans son livre en rapportant les propos de son ami le maire : « Faut dire, qu'il y avait du monde dehors, dans les champs, on savait tout. Maintenant, Chichery, le jour, c'est le désert, chacun chez soi ».

Un lieu, des hommes et des objets pour faire le lien ?

Au fond, **qu'est-ce qu'habiter dans un village, et comment le mesurer, voire en rendre compte ?** Toutes ses questions se sont posées à P. Dibie notamment suite à une vague de suicides masculins parmi les habitants de Chichery. L'auteur avait centré son premier livre sur les femmes de ce monde rural, frappé à l'époque par le nombre de dépressions d'un certain nombre de ses connaissances, provoquées en partie par leur **difficulté à s'intégrer dans ce monde patriarcal qu'elles avaient parfois quitté le temps de leurs études, voire pour épouser un homme de la ville**. Pour ce nouvel ouvrage, il note au contraire une **grande capacité d'adaptation de la gent féminine à la société de consommation et de loisirs, qui leur offre des possibilités d'émancipation au sein même du village**. **A l'inverse, les hommes seraient traumatisés par les transformations de leur environnement, y compris**

des droits de chasse, apanage du mâle dont restaient des traces dans tous les espaces de la maison, cuisine comprise, et dont ils se voient désormais privés en partie. Sur le modèle de l'éthologie, il se proposa donc d'étudier les transformations de l'environnement matériel de la communauté villageoise, sous ce titre : « le village et ses biens ».

Dans une approche très géographique, P. Dibia concentre son analyse sur quelques lieux qu'il juge symptomatiques : le supermarché, le magasin de bricolage, la déchetterie et le vide grenier, qu'on pourrait qualifier d'« événement spatial »...

La **surconsommation** peut aboutir à une véritable fascination pour ces **temples de la consommation** qui proposent sans cesse une perfection plus aboutie, comme de bricoler à angle droit grâce aux nouveaux lasers. **Se promener dans les rayons sans besoin, voire sans intention d'acheter serait alors un signe de perte de sociabilité**, puisqu'on est désormais hors du village : la grande surface est plus loin, on n'y accède qu'en voiture. Pour autant, le fait même d'y aller avec d'autres gens du village et de discuter des nouveautés ne serait-il pas une nouvelle forme de sociabilité ?

C'est en tout cas **très loin de l'époque où l'on conservait dans les cours de fermes tout ce dont on se disait qu'un jour cela pouvait peut-être servir : aujourd'hui la déchetterie récolte** nos surplus pour laisser la place à d'autres achats. Outre la place et le **coût** croissant d'un tel service, il est intéressant de noter que, comme pour le ramassage des ordures, le village est soumis à des **exigences culturelles et législatives qui dépassent largement le simple finage municipal**, obligeant à mettre en place une coordination entre communes avoisinantes qui technicise le territoire et sa gestion. Le maire a désormais pour métier de réguler et d'interdire, un simple habitant comme P. Dibia doit se faire expliquer le passage du P.O.S. au P.L.U. et la différence entre S.I.V.O.M. et « aire urbaine ».

Le vide grenier représente un peu la grande fête des objets. Ce type de manifestations est particulièrement développé dans l'Yonne. On y compte à peu près 600 vide greniers, pour environ 5000 dans toute la France. Or l'ethnologue engagé qu'est P. Dibia ne peut que noter que cela s'accompagne de signes de paupérisation, avec notamment l'apparition de jeunes couples qui, avec une camionnette, se spécialisent dans la revente d'objets récupérés dans les décharges. On aurait donc un **événement qui serait spatialisé, à la fois parce qu'il s'incarnerait dans un lieu et parce qu'il générerait des réseaux informels et un véritable rituel autour de nos déchets, sorte de néo-folklore professionnel, à ceci près que le côté patrimonial serait lié à l'événement plus qu'aux objets proposés.**

« **Un dieu se meurt** »

A la suite des travaux de J. Le Goff, le **rôle constitutif de l'église en tant que repère spatial et temporel** a longtemps été utilisé comme clef de lecture pour appréhender la communauté villageoise. Elle est de plus **au cœur des rites de passage traditionnels** (baptême, communion, mariage, mort...), même si, de nos jours, c'est plutôt le **permis de conduire qui marque l'entrée dans l'âge adulte**. Nous avons déjà parlé de l'église et de sa valorisation patrimoniale actuelle. Il faut replacer cela dans une perspective plus générale de crise des vocations en France. On ne parle donc plus de curés mais de « **prêtres médiateurs** », **soit des hommes chargés de préparer les laïcs à prendre le relais pour assurer les rites de passages essentiels**. La communauté villageoise y retrouve-t-elle la sacralité nécessaire pour la souder et la guider ? Comment renforcer ou remplacer si besoin ces rites fédérateurs ?

Telles sont les interrogations de groupements de réflexion comme Chrétiens en Milieu Rural (C.M.R.) ou les Cercles Condorcet de la ligue de l'enseignement...

Un nouveau type de messe est apparu de manière expérimentale à Chichery : **la 5/5, soit 5 messes par an de 5 heures qui libèreraient des obligations habituelles de la messe du dimanche**. Le principe en est l'alternance entre messe et débat orchestré à la salle des fêtes sur un **modèle participatif**, par tables et avec un rapporteur par table. Il y a déplacement physique au sein du village, comme dans les **processions** anciennes finalement. La pause de midi est un repas festif et chaleureux qui réunit les gens du village. Le principe novateur avait d'ailleurs attiré de bien plus loin que Chichery, puisque des **observateurs de la France entière** étaient venus voir ces essais, comme lorsque Auxerre avait été parmi les précurseurs du redécoupage des évêchés...

Il s'agit donc de fédérer les vivants autour d'événements et de lieux repères. Mais il importe aussi de fonder une **mémoire** commune. A ce titre, la mort est révélatrice de la façon dont une société s'ancre dans un territoire. Sur les traces d'A. Leroi-Gourhan qui avait mis en évidence l'importance des rites funéraires dans les sociétés préhistoriques, P.Dibie note qu'on « ruse » désormais avec la mort au village. Personne n'y meurt officiellement, on meurt à bord de l'ambulance et on est donc conduit au funérarium directement, coupant court à la tradition de l'exposition du corps ; la **thanatopraxie [4] ou la crémation permettent d'effacer, temporairement ou plus durablement, les traces du décès, là où le caveau familial s'affichait autrefois comme un reflet de la place dans la communauté villageoise**. On note enfin un rapprochement des fleurs présentes dans l'espace laïc et dans l'espace sacré : les chrysanthèmes laissent de plus en plus la place à la véronique, la marguerite et la bruyère.

« **Les vaches ne sont plus les filles de leurs mères** »

Autre point de repère essentiel du village de Chichery autrefois : l'agriculture. Mais qu'en est-il de la ruralité dans ce monde où « les vaches ne sont plus les filles de leurs mères » et où la présence d'un GAEC [5] n'empêche pas P.Dibie de s'interroger : « y a-t-il encore des paysans dans les champs ? ». Sur un modèle associatif ancien, celui du Sillon de Marc Sangnier, Chichery a toujours suivi de près les évolutions techniques possibles en agriculture. Mais les champs sont désormais parcourus par des machines guidées au G.P.S. ce dernier permettant d'analyser les besoins des plantes par réflectométrie. Cela pousse à s'interroger sur le **rôle des anciens paysans : gardiens du paysage, « super maraîchers » ou guides touristiques ?**

Les vaches elles-mêmes ne marchent plus dans leur stabulation. Elles ont des pédicures, des systèmes de brossage entièrement technicisés. Des numéros de la presse agricole sont consacrés au bonheur des bêtes... **Pour autant, nos vaches n'existent plus. On parle désormais d'U.G.B.** (Unité Gros Bétail) et l'on importe des Holstein des U.S.A. pour créer génétiquement des vaches différentes des troupeaux alentour, avant d'implanter les embryons sur des mères porteuses. Par jour, chaque vache reçoit à manger ce qui lui permettra de produire trente litres de lait, mais un **collier avec microprocesseur** analyse le nombre de fois où elle s'avance vers la mangeoire, régulant ainsi un apport en **compléments alimentaires** qui permettront de doubler la production de lait. J.P. Charvet rappelle à juste titre que ces pratiques sont en fait déjà anciennes et parfaitement attestées ailleurs (U.S.A. notamment) ; la politique française en matière de soja OGM est assez paradoxale, si l'on compare les discours et les besoins réels. Si la production est en effet un élément clef pour juger une exploitation, P. Dibie, en ethnologue, s'interroge sur l'évolution de ces animaux qui, en apparence bien portants et n'ayant plus besoin de faire des efforts pour se nourrir, **ont appris à s'asseoir**

comme des chiens pour moins se fatiguer. Les vaches dont *Le village retrouvé* décrivait la chute sur le sol trop lisse de la stabulation ont désormais un sol strié pour éviter de tomber et un système de baignoires pour les relever, au cas où, sans les stresser, mais **seraient-elles sur le point d'évoluer à la Darwin, voire pire, de se « métamorphoser » à la Kafka ?**

Finir sur les vaches, outre le fait que cela a semblé passionner l'auditoire du Flore, a eu aussi l'avantage de permettre à M. Sivignon de rappeler ce mot de H.G. Haudricourt : « **N'importe quel objet, si vous l'étudiez correctement, la société vient avec** » (p 307).

Cette position de l'ethnologue pourrait-elle se transposer en géographie en transposant l'« objet » en « espace » ? C'est ce que peuvent laisser penser des phrases comme celles-ci : « plus qu'une disparition, un télescopage s'est produit, une échelle du monde a bougé. **L'espace, notre espace villageois, ne correspond plus avec le temps pour lequel il a été bâti** ». C'est du moins le genre de question que ce café géographique pouvait susciter parmi l'auditoire, dans la mesure où « l'ego-ethnologie » de P. Dibie (terme de M. Sivignon) et le fait que chacun d'entre nous ait un village comme référent personnel invitait forcément à faire des comparaisons, ce qui s'est vu dans les questions du public. Comme l'avait dit M. Sivignon en introduction, « toute réaction est toujours fondée sur une connaissance ».

Il est alors intéressant de noter que l'auditoire a tenu à souligner son accord ou désaccord éventuel avec l'auteur. Certains citaient des contre-exemples dans des villages voisins. Un ancien agriculteur se présenta comme à 50% « citadin » à 50% « villageois » (et non pas comme « rural »/ « urbain »). Il précisa qu'en Lorraine, région qu'il connaissait, les suicides avaient beaucoup plus lieu dans les petites villes que dans le monde rural. Par contre dans les petits villages se présentait un nouveau problème, celui de **maires qui n'étaient plus à majorité des agriculteurs** et qui parfois n'avaient pas la connaissance intime du territoire communal de ceux qui étaient toujours restés cultiver cette terre. Mais comme l'avait dit P. Dibie, **être maire nécessite désormais un savoir à part entière, et beaucoup de temps libre**, comme à Chichery, où le maire note que s'il n'était pas retraité, il n'aurait sans doute pas assez de temps... Les dernières questions du débat portèrent d'ailleurs sur **diverses formes d'engagement : politique** - les ou plutôt la liste(s) municipale(s) de Chichery -, **associatif** ; mais aussi **démographique**, car on peut qualifier de choix existentiel le fait de venir habiter quelque part. A cet égard, P. Dibie, lui-même moitié parisien moitié habitant de Chichery, se fait le défenseur paradoxal de SON ancrage rural...

La question de cet engagement amène à s'interroger sur le rôle joué par un tel livre. P. Dibie dit incidemment que c'est suite à son premier livre et à sa dénonciation de conditions d'élevage des vaches que les sols de la stabulation avaient été striés. Son livre, tout « mixed-book » qu'il soit, n'en propose pas moins un **regard engagé et critique** sur l'ethnologie, les villes, les campagnes et le monde en général. Sans réponse car le « village est dans l'attente... L'attente de quoi, l'attente de qui ? je ne le sais pas plus que vous. ». Sans réponse peut-être mais pas sans questions...

Espérons que ce livre, qui peut se lire d'un bout à l'autre ou comme une encyclopédie en feuilletant l'index, jouera à plein son rôle de catalyseur, car bien au-delà d'une interrogation sur le monde rural, la **fiction à la mode d'Orwell** que nous propose un P. Dibie amusé mais caustique renvoie à la notion de modèle et rappelle que le monde est « en invention constante » (p.18)... et donc à inventer, si possible de manière plurielle...

Compte rendu : Estelle Conraux

Pour localiser Chichery sur Viamichelin : <http://www.viamichelin.com/viamiche...>

[1] Définition donnée par Pascal Dibie de l'ethnologie : « une personne d'une génération donnée qui va travailler dans un espace donné, pendant une période donnée et pour des personnes données ».

[2] Dibie (P.), *Le village retrouvé : essai d'ethnologie de l'intérieur*, La tour d'Aigues, l'Aube, Poche essai, 1979, 256p.

[3] Dibie (P.), *Le village métamorphosé : révolution dans la France profonde*, Paris, Plon, Terre humaine, 2006, 406p.

[4] La thanatopraxie est l'art d'apprêter les morts (maquillage, habillage voire embaumement).

[5] Groupement Agricole d'Exploitation en Commun, conçu pour faciliter les regroupements d'agriculteurs dans des conditions proches de celles de l'exploitation familiale. Les GAEC étaient plus de 40 000 au tournant de l'an 2000 en France.

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net